

LES ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS
1 • Les robots



LIVRE CULTE

..... ASIMOV

100^e ANNIVERSAIRE

LE CYCLE DES ROBOTS 1

Les robots

Du même auteur
aux *Éditions J'ai lu*

Le cycle des robots :

- 1 - Les robots, *J'ai lu* 453
- 2 - Un défilé de robots, *J'ai lu* 542
- 3 - Les cavernes d'acier, *J'ai lu* 404
- 4 - Face aux feux du soleil, *J'ai lu* 468
- 5 - Les robots de l'aube, *J'ai lu* 6792
- 6 - Les robots et l'empire, *J'ai lu* 5895

Tyrann, *J'ai lu* 484

Cailloux dans le ciel, *J'ai lu* 552

La voie martienne et autres nouvelles, *J'ai lu* 870

Le voyage fantastique, *J'ai lu* 1635

Le robot qui rêvait, *J'ai lu* 2388

Le renégat, *J'ai lu* 3094

Humanité, *J'ai lu* 3290

ISAAC ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS 1

Les robots

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Billon

Traduction révisée
par Pierre-Paul Durastani



Titre original :

I, ROBOT

© Isaac Asimov, 1950

Pour la traduction française :

© C.L.A., 1967

© Éditions J'ai lu, 2012, pour la présente édition.

LES TROIS LOIS DE LA ROBOTIQUE

Première Loi

UN ROBOT NE PEUT PORTER ATTEINTE À UN ÊTRE HUMAIN NI, RESTANT PASSIF, LAISSER CET ÊTRE HUMAIN EXPOSÉ AU DANGER.

Deuxième Loi

UN ROBOT DOIT OBÉIR AUX ORDRES DONNÉS PAR LES ÊTRES HUMAINS, SAUF SI DE TELS ORDRES ENTRENT EN CONTRADICTION AVEC LA PREMIÈRE LOI.

Troisième Loi

UN ROBOT DOIT PROTÉGER SON EXISTENCE DANS LA MESURE OÙ CETTE PROTECTION N'ENTRE PAS EN CONTRADICTION AVEC LA PREMIÈRE OU LA DEUXIÈME LOI.

*Manuel de la robotique
58^e édition (2058 apr. J.-C.)*

Préface de l'auteur

Vous voulez connaître un cauchemar d'écrivain ?

Dans ce cas, imaginez un homme de lettres d'une réputation considérable, un Grand Homme, en quelque sorte, et très conscient de son statut. Imaginez qu'il soit le mari d'une femme – une petite bonne femme – douée elle aussi d'un joli brin de plume, mais qui ne puisse bien sûr se comparer à son grand, son magnifique époux, que ce soit à ses propres yeux, à ceux du monde ou (ce qui importe par-dessus tout) à ses yeux à *lui*.

Imaginez encore qu'en conclusion d'un certain entretien, la petite femme en question propose d'écrire elle-même un roman. Et le Grand Homme de sourire avec bienveillance : « Mais bien entendu, ma chère, je vous en prie, faites donc ! »

La petite femme écrit donc son roman. Il est publié et voilà qu'il remporte un succès colossal. Par la suite, si le Grand Homme ne perd rien de sa gloire universelle, c'est tout de même le roman de la petite femme qui reste le mieux connu – tellement connu en fait que son titre finit par acquérir droit de cité dans la langue anglaise.

Quelle calamiteuse situation pour un écrivain professionnel dont l'égoïsme n'a rien que de parfaitement normal !

Je n'invente rien. Il s'agit d'une histoire vraie qui s'est déroulée selon ce scénario.

Le Grand Homme en question s'appelle Percy Bysshe Shelley, l'un des plus prestigieux poètes lyriques de langue anglaise. À l'âge de vingt-deux ans, il enlevait Mary Wollstonecraft Godwin. Cet événement, tout romantique qu'il soit, n'en était pas moins quelque peu irrégulier, car Shelley était déjà marié à l'époque.

Le scandale fut tel qu'ils préférèrent quitter l'Angleterre et vinrent passer l'été de 1816 sur les bords du lac Léman, en compagnie du non moins grand poète George Gordon, Lord Byron, à la vie privée tout aussi tapageuse.

À cette époque, le monde scientifique se trouvait en état de fermentation. En 1791, le physicien italien Luigi Galvani avait découvert qu'on pouvait provoquer la contraction des muscles d'une grenouille en les mettant simultanément en contact avec deux métaux différents. Il lui avait ainsi paru que les tissus vivants étaient remplis d'« électricité animale ». Cette théorie était contestée par un autre physicien italien, Alessandro Volta, qui démontra qu'il était possible de produire des courants électriques par la juxtaposition de métaux différents sans avoir recours à des tissus vivants ou morts. Volta venait d'inventer la première pile électrique et le chimiste anglais Humphry Davy, poursuivant dans la même voie, en construisit une, en 1807 et 1808, d'une puissance inégalée à ce jour, ce qui lui permit de procéder à des réactions chimiques de toutes sortes demeurées jusque-là impossibles, pour les chimistes de l'ère pré-électrique.

L'électricité était donc synonyme de puissance et, bien que les recherches de Volta aient rapidement discrédité l'« électricité animale » de Galvani, l'expression conserva toute sa magie dans le grand public. Chacun se passionnait pour le rapport de l'électricité avec la vie.

Un soir, un petit groupe comprenant Byron, Shelley et Mary Godwin discutait de la possibilité de créer réellement de la vie par le truchement de l'électricité, et

Mary s'avisa tout à coup qu'elle pourrait écrire un récit fantastique sur le sujet. Byron et Shelley l'approuvèrent. Mieux, ils pensèrent que rien ne les empêchait d'écrire eux-mêmes des récits fantastiques pour le plus grand amusement de la petite compagnie.

Seule Mary mena son projet à terme. À la fin de l'année, la première Mme Shelley se suicida, si bien que Shelley et Mary purent se marier et rentrer en Angleterre. C'est en Angleterre, au cours de l'année 1817, que Mary Shelley termina son roman, lequel fut publié en 1818. Il racontait l'histoire d'un jeune scientifique, étudiant en anatomie, qui avait assemblé un être en laboratoire et réussi à lui insuffler la vie par le truchement de l'électricité. L'être en question (auquel Mary Shelley n'avait pas donné de nom) était une monstrueuse créature de deux mètres cinquante, dont l'horrible visage donnait des crises de nerfs à tous ceux qui étaient admis à le contempler.

Le monstre ne peut trouver de place dans la société humaine et, dans sa détresse, se retourne contre le savant et ceux qui lui sont chers. Les uns après les autres, les parents du jeune scientifique (sa fiancée comprise) sont détruits et, à la fin, le savant en personne finit lui-même par succomber. Sur quoi le monstre va se perdre dans un désert de glace, sans doute pour y périr de remords.

Le roman produisit une sensation considérable et a toujours conservé, depuis, son extraordinaire pouvoir. Il n'y a absolument aucun doute sur celui des deux Shelley qui a imprimé le plus profondément sa marque sur le public en général. Aux yeux des étudiants en littérature, le nom de Shelley peut fort bien n'évoquer que Percy Bysshe, naturellement, mais interrogez les gens dans la rue et demandez-leur s'ils ont entendu parler d'*Adonais*, de *L'Ode au vent d'ouest* ou du *Cenci*. Il se peut que ces mots ne soient pas entièrement étrangers à leurs oreilles, mais il y a bien des chances pour qu'ils

leur soient inconnus. Demandez-leur ensuite s'ils ont entendu parler de *Frankenstein*.

Frankenstein était en effet le titre du roman de Mrs. Shelley et le nom du jeune scientifique qui avait créé le monstre. Depuis ce jour, le nom de « Frankenstein » a toujours servi à désigner le nom de la créature qui détruit son créateur. L'expression « j'ai créé un monstre à la Frankenstein » est devenue un cliché si éculé qu'on ne peut plus l'utiliser de nos jours que dans un sens humoristique.

Frankenstein remporta son succès, en partie du moins, car il exprimait une nouvelle fois l'une des peurs les plus persistantes qui aient jamais hanté l'humanité : celle de la science dangereuse. Frankenstein était un nouveau Faust cherchant à percer le secret d'un savoir qui n'était pas destiné à l'homme, et il avait créé sa Némésis méphistophélique.

Dans les premières années du XIX^e siècle, la nature exacte de l'invasion sacrilège à la Frankenstein d'une connaissance interdite semblait très claire. La science de l'homme en pleine expansion pourrait vraisemblablement insuffler la vie à une matière morte ; mais quant à créer une âme, il dépenserait ses efforts en pure perte, car c'était là le domaine exclusif de Dieu. En conséquence, Frankenstein pouvait au mieux créer une intelligence dépourvue d'âme, une telle ambition étant d'ailleurs maléfique et digne du châtement suprême.

La barrière théologique qui se dressait devant les nouvelles acquisitions de la connaissance et de la science humaines devint moins infranchissable à mesure que s'écoulait le XIX^e siècle. La révolution industrielle étendit ses conquêtes en surface et en profondeur, et l'interdit faustien céda temporairement la place à une confiance irréfléchie dans le progrès et en l'avènement inévitable d'un royaume d'Utopie par la science.

Ce rêve fut, hélas, dissipé par la Première Guerre mondiale. Cet affreux massacre démontra clairement que la science pouvait, après tout, devenir l'ennemi de

l'humanité. C'est grâce à la science qu'on pouvait fabriquer de nouveaux explosifs, grâce à elle qu'on pouvait construire des avions et avions susceptibles de les transporter derrière les lignes, sur des objectifs qui se trouvaient autrefois en sécurité. C'est encore la science qui avait permis, comble de l'horreur, d'arroser les tranchées de gaz toxiques.

En conséquence, le Méchant Savant, ou au mieux le Savant Fou et Sacrilège, devint un personnage typique de la science-fiction d'après la Première Guerre mondiale.

Un exemple fort dramatique et convaincant de ce thème apparut sur une scène de théâtre, avec un argument tournant encore autour de la création d'une approximation de la vie. Il s'agissait de la pièce *R.U.R.*, de l'auteur dramatique tchèque Karel Capek. Écrite en 1921, elle fut traduite en anglais en 1923. *R.U.R.* signifiait Rossum Universal Robots (Robots universels de Rossum). Comme Frankenstein, Rossum avait découvert le secret de fabriquer des hommes artificiels. On les appelait « robots », d'après un mot tchèque signifiant « travailleur ». Il entra dans le langage anglais et y acquit droit de cité.

Comme leur nom l'indique, les robots sont conçus pour servir de travailleurs, mais tout se gâte. L'humanité, ayant perdu ses motivations, cesse de se reproduire. Les hommes d'État apprennent à se servir des robots pour la guerre. Les robots eux-mêmes se révoltent, détruisent ce qui subsiste de l'humanité et s'emparent du monde.

Une fois de plus, le Faust scientifique était détruit par sa création méphistophélique.

Dans les années 1920, la science-fiction devenait pour la première fois une forme d'art populaire, cessant d'être un simple tour de force exécuté par un maître occasionnel tel Verne ou Wells. Des magazines exclusivement consacrés à la science-fiction firent leur apparition sur

la scène littéraire en même temps, bien entendu, que des « auteurs de science-fiction ».

Et l'un des thèmes clés de la science-fiction était l'invention d'un robot – que l'on décrivait généralement comme une créature de métal sans âme et dépourvue de toute faculté d'émotion. Sous l'influence des exploits bien connus et du destin ultime de Frankenstein et de Rossum, une seule trame semblait désormais possible à l'exclusion de toute autre : des robots étaient créés et détruisaient leur créateur.

Dans les années 1930, je devins lecteur de science-fiction et je me lassai rapidement de cette histoire inlassablement répétée. Puisque je m'intéressais à la science, je me rebellai contre cette interprétation purement faustienne de la science.

Le savoir a ses dangers, sans doute, mais faut-il pour autant fuir la connaissance ? Sommes-nous prêts à remonter jusqu'à l'anthropoïde ancestral et à renier l'essence même de l'humanité ? La connaissance doit-elle être au contraire utilisée comme une barrière contre le danger qu'elle suscite ?

En d'autres termes, Faust doit affronter Méphistophélès, mais il *ne doit pas nécessairement être vaincu par lui*.

On munit le couteau d'un manche pour pouvoir le manipuler sans crainte, on adjoint une rambarde à l'escalier, on isole le fil électrique, on pourvoit l'auto-cuiseur de sa soupape de sûreté – dans tout ce qu'il crée, l'homme cherche à réduire le danger. Il arrive que la sécurité obtenue reste insuffisante en raison des limitations imposées par la nature de l'univers ou celle de l'esprit humain. Néanmoins, l'effort a été fait.

Considérons le robot simplement comme un dispositif de plus. Il ne constitue pas une invasion sacrilège du domaine du Tout-Puissant, ni plus ni moins que le premier appareil venu. En tant que machine, un robot comportera sans doute des dispositifs de sécurité aussi complets que possible. Si les robots sont si perfectionnés qu'ils peuvent imiter le processus de la pensée

humaine, c'est que la nature de ce processus aura été conçue par des ingénieurs humains qui y auront incorporé des dispositifs de sécurité. Celle-ci ne sera peut-être pas parfaite. (Mais la perfection est-elle de ce monde ?) Cependant elle sera aussi complète que les hommes pourront la réaliser.

Pénétré de tous ces principes, je commençai, en 1940, à écrire des histoires de robots de mon cru... Jamais, au grand jamais, un de mes robots ne se retournait stupidement contre son créateur sans autre dessein que de démontrer pour la énième fois la faute et le châtiment de Faust.

Sottises ! Mes robots étaient des engins conçus par des ingénieurs et non des pseudo-humains créés par des blasphémateurs. Mes robots réagissaient selon les règles logiques implantées dans leurs « cerveaux » au moment de leur construction.

Je dois avouer qu'à l'occasion, lors de mes premiers essais, j'avais tendance à considérer un peu le robot comme une sorte de jouet. J'y voyais une créature totalement inoffensive, juste préoccupée d'exécuter le travail pour lequel on l'avait conçue, incapable de causer le moindre préjudice aux hommes, servant de souffre-douleur aux enfants, tandis que maints adultes – victimes d'un complexe de Frankenstein (comme je l'appelle dans certains de mes récits) – voulaient à tout prix considérer ces pauvres machines comme des créatures mortellement dangereuses.

Robbie, qui vient en tête de ce recueil, est un parfait exemple de ce genre d'histoires.

Je compulsais mes notes avec un sentiment d'insatisfaction. Ces trois jours chez l'U.S. Robots, j'aurais aussi bien pu les passer chez moi en tête à tête avec l'Encyclopedia Tellurica.

Susan Calvin était née en 1982, paraît-il ; par conséquent, elle avait soixante-quinze ans. Cela, chacun le savait. Coïncidence assez logique, l'U.S. Robots et Hommes Mécaniques avait aussi soixante-quinze ans, puisque Lawrence Robertson avait fondé cette firme, qui devait devenir par la suite le géant industriel le plus étrange de toute l'histoire humaine, l'année même de la naissance du Dr Calvin. Cela, chacun le savait également.

À l'âge de vingt ans, Susan Calvin assistait au séminaire spécial de psycho-mathématique où le Dr Alfred Lanning, de l'United States Robots, avait dévoilé le premier robot mobile équipé d'un organe vocal, un gros engin malhabile plutôt moche, empestant l'huile et destiné aux futures mines mercuriennes. À tout le moins, ce prototype s'exprimait et se faisait comprendre.

Susan, restée muette au séminaire, ne prit aucune part aux discussions sporadiques qui s'ensuivirent. Glaciale, commune et incolore, elle utilisait son masque d'impassibilité et son hypertrophie de l'intellect pour se protéger d'un monde qui lui déplaisait. Mais si elle ne disait mot, elle observait et écoutait, sentant monter en elle un froid enthousiasme.

Elle obtint sa licence à Columbia en 2003 et entama ses études de deuxième cycle en cybernétique.

Robertson et ses réseaux cérébraux positroniques avaient chamboulé tous les progrès accomplis sur les « calculateurs » durant la seconde moitié du xx^e siècle. Les kilomètres de relais et de photocellules avaient laissé la place au globe spongieux de platine-iridium, de la taille d'un cerveau humain.

Susan apprit à calculer les paramètres nécessaires pour déterminer les variables possibles au sein du « cerveau positronique » ; à construire sur le papier des « cerveaux » de telle sorte qu'on puisse prévoir avec précision leurs réactions à des stimuli donnés.

En 2008, son doctorat en poche, elle rejoignit l'U.S. Robots comme « robopsychologue », devenant ainsi le premier grand spécialiste d'une science nouvelle. Lawrence Robertson demeurait président de la société ; Alfred Lanning occupait désormais le poste de directeur des recherches.

Cinquante années durant, elle vit le progrès humain changer de direction – à pas de géant.

À présent elle allait prendre sa retraite... dans la mesure du possible. En pratique, elle avait permis qu'on inscrive le nom de son remplaçant sur la porte du bureau qu'elle occupait précédemment.

Voilà pour l'essentiel les éléments dont je disposais. Je possédais la liste des articles publiés par elle, des brevets souscrits en son nom, et le détail chronologique de ses promotions – en bref, son CV professionnel détaillé.

Mais ce n'était pas ce que je désirais.

Il me fallait davantage pour mes articles de l'Interplanetary Press. Bien davantage.

Je l'en informai.

« Docteur Calvin, dis-je avec tout le respect dont j'étais capable, vous ne faites qu'un avec l'U.S. Robots aux yeux du public. Votre départ à la retraite sonnera la fin d'une époque et...

— Vous voulez le côté humain. » Pas de sourire. Je crois bien qu'elle ne sourit jamais. Ses yeux avaient pris une expression perçante, mais dépourvue de colère. Son regard paraissait me traverser pour ressortir par mon occiput, comme si j'étais constitué d'un matériau transparent – comme si tout le monde l'était.

« En effet, dis-je.

— Le côté humain des robots ? Une contradiction.

— Non, docteur. Le vôtre.

— Ma foi, on m'a déjà traitée de robot. On vous aura assuré que je n'avais rien d'humain. »

Certes, mais inutile d'en convenir.

Elle se leva de sa chaise. Susan Calvin n'était pas grande et paraissait frêle. Je la suivis jusqu'à la fenêtre et on regarda dehors.

Les bureaux et les usines de l'U.S. Robots constituaient une petite ville planifiée, organisée, qui semblait aplatie comme une photographie aérienne.

« À mon arrivée ici, reprit-elle, on m'a attribué un local dans le bâtiment que notre centre de secours incendie a remplacé. » Elle me désigna l'endroit. « Vous n'étiez pas né quand on l'a détruit. Je partageais cette pièce avec plusieurs collaborateurs. Je disposais d'une moitié de table. On construisait tous nos robots dans un seul édifice. Production : trois par semaine. Voyez où on en est maintenant.

— Cinquante ans, ça en fait, du temps, dis-je d'un air pénétré.

— Pas quand on regarde derrière soi. On s'étonne même qu'ils aient pu passer si vite. »

Elle retourna à sa table et s'assit. Ses traits n'avaient pas besoin d'être expressifs pour refléter la tristesse.

« Quel âge avez-vous ? me demanda-t-elle.

— Trente-deux ans.

— Dans ce cas, vous n'avez aucun souvenir d'un monde dépourvu de robots. Il fut un temps où l'humanité affrontait l'univers seule, sans amis. Maintenant l'homme dispose de créatures pour l'aider, des créatures plus

robustes que lui, plus fidèles, plus utiles, absolument dévouées. L'humanité n'est plus seule. Vous avez déjà envisagé la situation sous cet angle ?

— Je crains que non. Je peux vous citer ?

— Oui. À vos yeux, un robot est un robot. Des engrenages et du métal ; de l'électricité et des positrons. De l'intellect et du fer ! Construit par la main de l'homme ! Et si nécessaire, détruit par la main de l'homme ! Mais comme vous n'avez pas travaillé avec des robots, vous ne les connaissez pas. Leur souche est plus pure que la nôtre, et meilleure. »

Je tentai de l'aiguillonner doucement. « On aimerait connaître vos sentiments sur diverses questions ; votre opinion sur les robots. L'Interplanetary Press touche le Système solaire entier. Notre audience atteint trois milliards d'individus, docteur Calvin. Ils aimeraient savoir ce que vous pouvez leur dire des robots. »

Il n'était pas nécessaire de l'aiguillonner. Sans entendre mon laïus, elle avait pris la bonne direction.

« On aurait dû s'en douter dès le début. On vendait alors des robots à usage terrien... même avant mon époque. Bien sûr, en ce temps-là, ils ne parlaient pas. Par la suite, ils sont devenus plus humains et une opposition a surgi. Comme il fallait s'y attendre, les syndicats refusaient de les voir concurrencer les hommes sur le plan de la main-d'œuvre et certains secteurs de l'opinion religieuse soulevaient des objections à caractère superstitieux. Parfaitement ridicule et inutile, mais le fait était là. »

Je notais tout, à la lettre, sur mon archiveur, en m'efforçant de ne pas trahir les mouvements de mes phalanges. Avec de la pratique, on peut enregistrer avec précision sans retirer le petit appareil de sa poche.

« Prenez le cas de Robbie, poursuivit-elle. Je ne l'ai pas connu. On l'a démantelé l'année précédant mon entrée dans la société – complètement dépassé. Mais j'ai vu la petite fille au musée... »

Elle s'interrompit ; je me gardai bien de parler. Je laissai ses yeux s'embuer et son esprit remonter la piste de ses souvenirs. Elle avait un laps de temps considérable à parcourir.

« C'est plus tard que j'ai entendu parler de lui. Et c'est toujours à lui que je pensais lorsqu'on nous traitait de blasphémateurs, de créateurs de démons. Robbie était un robot muet. On l'a construit et mis sur le marché en 1996. C'était avant l'extrême spécialisation, et on le vendait comme bonne d'enfants...

— Comme quoi ?

— Comme bonne d'enfants... »

1

Robbie

« Quatre-vingt-dix-huit... quatre-vingt-dix-neuf... cent. » Gloria baissa son petit avant-bras potelé de devant sa figure et resta un instant le nez froncé, à cligner des yeux dans la clarté du jour. Puis, tâchant de regarder dans toutes les directions à la fois, elle s'éloigna de quelques pas prudents de l'arbre contre lequel elle s'appuyait.

Elle tendit le cou pour évaluer les possibilités d'un taillis sur sa droite, puis recula encore un peu pour mieux discerner ses recoins ombreux. Le silence n'était troublé que par l'incessant bourdonnement des insectes et le gazouillis occasionnel d'un oiseau téméraire bravant l'ardeur du soleil de midi.

Gloria fit la moue. « Je parie qu'il est entré dans la maison, même si je lui ai répété un million de fois que ce n'était pas du jeu. »

Lèvres minuscules serrées, front barré d'un pli sévère, elle se dirigea avec détermination vers la maison à étage de l'autre côté de l'allée d'accès.

Elle entendit trop tard, dans son dos, un bruissement de feuillage... puis le *ploc-ploc* rythmé des pieds métalliques de Robbie. Pivotant sur ses talons, elle vit son compagnon triomphant sortir de sa cachette et se diriger vers l'arbre-maison à toute vitesse.

« Attends, Robbie ! glapit-elle, dépitée. Tu as triché, Robbie ! Tu avais promis de ne pas courir avant que je te trouve. » Ses petits pieds ne pouvaient guère lutter contre les enjambées gigantesques du robot. Soudain, à moins de trois mètres du but, il adopta un train de sénateur et Gloria, d'un suprême galop effréné, le dépassa, haletante, pour venir toucher la première l'écorce de l'arbre.

Rayonnante, elle se tourna vers le fidèle Robbie et, avec la plus noire ingratitude, le récompensa de son sacrifice en le raillant cruellement pour son inaptitude à la course.

« Robbie est une tortue ! criait-elle à tue-tête avec toute l'inconséquence d'une petite personne de huit ans. Je le bats comme je veux, je le bats comme je veux ! » psalmodiait-elle d'une voix perçante.

Robbie ne répondit pas, bien entendu. Du moins pas en paroles.

Il fit mine de courir, alors qu'en réalité il trottait sur place, jusqu'au moment où Gloria s'élança à sa poursuite. Alors il régla son allure sur la sienne, la distançant de peu, la forçant à virer sur place en décrivant des crochets courts, ses petits bras battant l'air.

« Robbie, arrête ! » Et sa respiration précipitée transforma son rire en hoquets.

Soudain il la saisit, la souleva et la fit tourner avec lui, et le monde devint un tourbillon surmonté d'un néant bleu, avec des arbres tendant avidement leurs branches vers le vide. Puis elle se retrouva sur l'herbe, appuyée contre la jambe de Robbie, serrant toujours dans sa menotte un doigt de métal dur.

Au bout d'un moment, elle reprit son souffle, repoussa sans grand résultat ses cheveux en désordre, imitant vaguement un geste de sa mère, et se contorsionna pour voir si sa robe était déchirée.

Elle abattit sa main sur le torse de Robbie. « Méchant garçon ! Je vais te donner la fessée ! »

Et lui de jouer la frayeur en se protégeant le visage de ses mains, si bien qu'elle dut ajouter : « Non, Robbie, je ne te donnerai pas la fessée. Mais à présent c'est mon tour de me cacher, parce que tu as les jambes plus longues et que tu avais promis de ne pas courir avant que je te trouve. »

Robbie hocha la tête – en réalité un petit parallélépipède aux angles arrondis relié par un cylindre court mais flexible au parallélépipède plus grand qui lui tenait lieu de torse – et alla docilement s'appuyer contre l'arbre. Une mince feuille de métal descendit sur ses prunelles rougeoyantes ; de l'intérieur de son corps monta un tic-tac bruyant et régulier.

« Ne regarde pas... et ne saute pas de chiffres », l'avertit Gloria en courant se cacher.

Le décompte des secondes s'effectua avec une régularité de métronome et, lorsque vint la centième, les paupières se levèrent et les yeux brillants de Robbie balayèrent le paysage pour s'arrêter un instant sur un bout de vichy coloré qui dépassait au-dessus d'un rocher. Il s'avança de quelques pas et s'assura qu'il s'agissait bien de Gloria accroupie derrière cet abri.

Pas à pas, prenant soin de toujours rester entre elle et l'arbre-maison, il s'approcha de la cachette. Une fois la fillette en pleine vue et dans l'impossibilité de prétendre qu'elle n'était pas découverte, il tendit un bras vers elle, claquant l'autre contre sa jambe pour la faire résonner. Gloria se redressa, la mine boudeuse.

« Tu as regardé ! s'exclama-t-elle avec une insigne mauvaise foi. Et puis je suis fatiguée de jouer à cache-cache. Je veux que tu me portes. »

Mais Robbie, offensé par cette accusation injuste, s'assit avec précaution et secoua lourdement sa tête.

Gloria adopta aussitôt un ton enjôleur. « Allons, Robbie, je ne parlais pas sérieusement. Porte-moi. »

Il n'était pas robot à se laisser convaincre aussi aisément. S'entêtant à regarder le ciel, il secoua la tête avec encore plus d'emphase.

« Je t'en prie, Robbie, porte-moi. » Elle lui entourra le cou de ses bras roses et l'étreignit avec force. Puis changeant d'humeur en un instant, elle s'écarta. « Si tu ne veux pas, je vais pleurer. » Et son visage se crispa en une grimace lamentable.

Robbie au cœur dur ne se laissa pas émouvoir par cette affreuse éventualité et secoua la tête une troisième fois. Gloria jugea nécessaire de jouer sa carte maîtresse.

« Si tu ne veux pas, s'écria-t-elle, je ne te raconterai plus d'histoires, c'est tout. Plus une seule ! »

Devant cet ultimatum, il capitula tout de suite, sans condition, hochant la tête avec tant de vigueur que le métal de son cou résonna. Non sans des gestes prudents, il souleva la fillette et la déposa sur ses larges épaules plates.

Gloria ravala aussitôt les larmes qu'elle menaçait de verser et roucoula de plaisir. La peau métallique de Robbie maintenue à la température constante de vingt et un degrés par les ressorts à haute résistance répartis dans sa carcasse était d'un contact agréable et le magnifique son de cloche fêlée que produisaient les talons de la fillette en tambourinant contre la poitrine du robot était fort enchanteur.

« Tu es un croiseur aérien, Robbie, un grand croiseur aérien tout en argent. Écarte les bras à l'horizontale... il le faut, Robbie, si tu veux être un croiseur aérien. »

Elle tourna la tête du robot et se pencha à droite. Il s'inclina fortement. Elle équipa le croiseur d'un moteur qui faisait *B-r-r-r* puis d'armes qui faisaient *Boum* et *Ch-ch-ch-ch*. Des pirates les prirent en chasse et l'artillerie du croiseur entra en action. Les pirates tombaient en pluie.

« J'en ai eu un... et encore deux ! » cria-t-elle.

Ensuite : « Plus vite, messieurs ! dit-elle, la mine sévère. Nos munitions commencent à s'épuiser. »

Elle visa par-dessus son épaule avec un courage indomptable, et Robbie était un navire spatial fonçant dans le vide au maximum d'accélération.

Il galopait à travers le pré, droit vers le carré d'herbe haute à l'autre extrémité, lorsqu'il stoppa avec une brusquerie qui arracha un cri à la jeune amazone aux joues empourprées, puis il la déposa sur le moelleux tapis vert.

Gloria haletait, avec par intermittence des murmures excités : « C'était *super* ! »

Robbie attendit qu'elle ait repris son souffle pour tirer gentiment sur l'une des mèches de cheveux de la fillette.

« Tu veux quoi ? » fit-elle, les yeux agrandis par une candeur apparemment sans artifice qui ne trompa nullement son énorme « nurse ». Il tira plus fort sur la mèche.

« Oh, j'y suis ! Tu veux que je te raconte une histoire. »

Il hocha vivement la tête.

« Laquelle ? »

Robbie décrivit un demi-cercle dans l'air avec un seul doigt.

« Encore ? protesta Gloria. Je t'ai déjà raconté *Cendrillon* au moins un million de fois. Tu n'en as pas assez ?... C'est un conte pour bébés. »

Nouveau demi-cercle.

« D'accord... »

Elle prit un air inspiré, se repassa mentalement les détails du conte (ainsi que plusieurs ajouts de son cru, d'un nombre d'ailleurs conséquent) et commença :

« Tu es prêt ? Bon. Il était une fois une belle petite fille qui s'appelait Cendrillon. Elle avait une belle-mère terriblement cruelle, deux belles-sœurs très laides tout aussi cruelles, et... »

Elle atteignait le point culminant du récit – aux douze coups de minuit, chaque chose reprenait son aspect banal et quotidien ; Robbie écoutait avec passion, les yeux brûlants – lorsqu'elle fut interrompue.

« Gloria ! »

C'était la voix haut perchée d'une femme qui venait d'appeler non pas une fois, mais plusieurs ; et on y discernait la nervosité d'une personne chez qui l'anxiété prenait le pas sur la patience.

« Maman m'appelle, dit la fillette, un peu inquiète. Je crois que tu ferais bien de me ramener à la maison, Robbie. »

Il obéit avec célérité ; quelque chose en lui estimait qu'il devait obéir à Mme Weston sans le moindre soupçon d'hésitation. Le père de Gloria passait le plus souvent la journée hors de la maison – sauf le dimanche, comme aujourd'hui –, mais quand il était là, il se montrait enjoué et compréhensif. La mère de Gloria, par contre, le mettait mal à l'aise et il avait tendance à fuir sa présence.

Mme Weston les aperçut dès qu'ils se redressèrent au-dessus du rideau d'herbe haute et se retira dans la maison pour les attendre.

« Je me suis égosillée à t'appeler, Gloria, dit-elle sévèrement. Où étais-tu donc ?

— J'étais avec Robbie, balbutia la fillette. Je lui racontais *Cendrillon* et j'ai oublié l'heure du dîner.

— Ma foi, dommage qu'il n'ait pas eu plus de mémoire. » Puis, comme si cette réflexion lui rappelait la présence du robot : « Vous pouvez disposer, Robbie. Elle n'a plus besoin de vous pour le moment. Et ne vous avisez pas de revenir avant que je vous appelle », ajouta-t-elle d'un ton brusque.

Robbie se détourna pour obéir, mais il hésita : Gloria prenait sa défense. « Attends, maman, laisse-le rester. Je n'ai pas fini de lui raconter *Cendrillon*. Je lui avais promis de lui raconter *Cendrillon* et je n'ai pas fini.

— Gloria !

— Je t'assure, maman, il sera si sage que tu ne sauras même pas qu'il est là. Il va s'asseoir bien gentiment sur la chaise, dans le coin, et il ne dira pas un mot... je veux dire qu'il ne bougera pas. Hein, Robbie ? »

Il hocha sa tête massive.

« Gloria, si tu n'arrêtes pas tes simagrées, tu ne le reverras pas de la semaine. »

La fillette baissa les yeux. « D'accord ! Mais *Cendrillon* est l'histoire qu'il préfère et je ne l'ai pas finie... et il l'aime tellement. »

Le robot s'éloigna d'un pas désolé. Gloria étouffa un sanglot.

George Weston prenait ses aises, une habitude de sa part le dimanche après-midi. Un bon repas dans l'estomac ; un divan moelleux et fatigué dans lequel se vautrer ; son *Times* ; des sandales aux pieds, un vieux polo au lieu d'une chemise... Comment ne pas ressentir une délicieuse impression de confort ?

Il n'apprécia donc guère de voir sa femme pénétrer dans la pièce. Après dix années de mariage, il avait encore l'inconcevable faiblesse de l'aimer et toujours plaisir à la voir... mais l'après-midi du dimanche, après le déjeuner, était pour lui sacré et il ne connaissait pas de plus grande béatitude que de profiter deux ou trois heures durant d'une solitude complète. C'est pourquoi il riva son regard sur le dernier compte rendu de l'expédition Lefebvre-Yoshida vers Mars (celle-ci devait partir de la Base lunaire et avait des chances de réussir) et fit mine d'ignorer sa présence.

Mme Weston attendit patiemment deux minutes, impatiemment deux de plus, et rompit enfin le silence.

« George !

— Hmm ?

— George, je te parle ! Je te *prie* de poser ton journal et de me regarder. »

Le *Times* chuta sur le plancher avec un bruit de papier froissé et Weston tourna un visage las vers sa femme. « Qu'y a-t-il, ma chérie ?

— Tu le sais très bien, George. Il s'agit de Gloria et de cet horrible engin.

— De quel horrible engin parles-tu ?